

M. Guizot, lui, parlait très bien de lui-même, nous le disons sans la moindre ironie. Rien ne fait mieux connaître la sérénité de cette arrière-saison de sa vie que la description qu'il en fait dans ses lettres :

J'ai connu des biens et des joies sans limite et sans mélange. Ce passé-là suffit encore à remplir mon âme, et, même aujourd'hui, je ne trouve pas que les espérances et les ambitions de ma jeunesse aient été trompées, ni les ambitions de cœur, ni les autres. La vie, selon moi, vaut bien ce qu'elle coûte, et dans presque tous ceux qui, devenus vieux disent le contraire, j'entrevois un grand égoïsme ou une grande faiblesse.

Le 6 juin 1861, il écrivait à Mde Lenormant :

Chère madame, je reprends mes habitudes. Vous les connaissez ; elles sont douces. Je travaille, je me promène. Je vis beaucoup avec mes enfants. Beaucoup aussi dans le passé. Je l'aime : je le recherche dans ma mémoire, en attendant que j'aie le rejoindre. Je me promène souvent seul. Il fait très beau ; mes bois sont verts, mes plates-bandes fleuries, mon potager plein. Je regarde mes tulipes et je mange mes fraises. Je me plais à m'occuper des petites choses en pensant aux grandes.

Le ton général de ces lettres est ainsi, parfaitement reposé, coupé seulement par endroits d'émotions vraies et d'attendrissements, rarement de paroles ou de jugements violents. Le plus beau sentiment que renferme cette correspondance est sans contredit celui qui l'a inspirée tout entière, qui y règne d'un bout à l'autre, son amitié pour Mde Lenormant. "Ma longue vie m'a appris à distinguer les cœurs, et le vôtre est de ceux en qui j'ai foi." C'est après trente ans d'amitié constante qu'il lui écrivait ce mot qui fait leur éloge à elle et à lui, et quelques jours seulement avant sa mort, il lui adressait encore ces quelques lignes, les dernières : Chère madame, aimez-moi toujours comme vous le faites, et soyez sûre que mon amitié vous sera fidèle jusqu'au bout, comme si j'avais encore cinquante ans.

En tout cela, le style n'est jamais négligé, est-il besoin de le dire quand il s'agit de Guizot. Il est constamment simple et coulant. Si une incorrection matérielle s'est glissée sous sa plume, c'est que l'élégance naturelle a pour une fois fait fi de la grammaire :

Chère madame, vous êtes un élégant et charmant chroniqueur. Quand je ne vous écrirais pas pour ma propre satisfaction, je vous écrirais pour que vous m'écriviez, il faudrait dire : *pour que vous m'écrivissiez* ; mais je suis comme M. Suard ; il détestait ces *isse* et ces *asse* et ne s'en servait jamais. "Quand je fais cette faute-là, disait-il, personne ne peut croire que c'est parce que je ne la sais pas." En fait de grammaire, on peut se permettre cette arrogance dans le péché.